

## De la conversation à la conversion : le bon samaritain

### Luc 10, 25 à 37 : La parabole du bon Samaritain

Un spécialiste de la loi, un légiste, se leva et dit à Jésus, pour le mettre à l'épreuve :

Maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ?

Jésus lui dit : Qu'est-il écrit dans la Loi ? Comment lis-tu ?

Il répondit : Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ton intelligence, et ton prochain, comme toi-même.

Tu as bien répondu, lui dit Jésus ; fais cela, et tu vivras.

Mais lui voulut se justifier et dit à Jésus : Et qui est mon prochain ?

Jésus reprit : Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba aux mains de bandits qui le dépouillèrent, le rouèrent de coups et s'en allèrent en le laissant à demi-mort.

Par hasard, un prêtre descendait par le même chemin ; il le vit et passa à distance.

Un lévite arriva de même à cet endroit ; il le vit et passa à distance.

Mais un Samaritain qui voyageait arriva près de lui et fut ému lorsqu'il le vit.

Il s'approcha et banda ses plaies, en y versant de l'huile et du vin ; puis il le plaça sur sa propre monture, le conduisit à une hôtellerie et prit soin de lui.

Le lendemain, il sortit deux deniers, les donna à l'hôtelier et dit : « Prends soin de lui, et ce que tu dépenseras en plus, je te le paierai moi-même à mon retour. »

Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé aux mains des bandits ?

Il répondit : C'est celui qui a montré de la compassion envers lui.

Jésus lui dit : Va, et toi aussi, fais de même.

### De la conversation à la conversion

« Suite de la lecture de l'évangile de Luc », comme cela pourrait être dit lors de ce que l'on appelle une lecture suivie au cours des offices monastiques, parce que le passage de ce jour fait suite à celui de la semaine passée qui, lui-même, était la suite de celui du dimanche précédent. Nous sommes dans ce que l'on désigne aussi par *lecture continue*. Au moins en partie. Je dis cela car, entre le début du récit d'aujourd'hui et la fin de celui d'il y a huit jours, il nous manque quelques versets qui ne sont pas sans importance.

Dimanche dernier, il était question de l'envoi en mission de septante-deux disciples par Jésus. À leur retour, même si je n'y ai pas fait référence lors de la prédication – on ne peut pas prêcher sur tout –, les disciples tout joyeux ont raconté avoir chassé des démons. Et Jésus de leur répondre que, pendant ce temps-là, lui-même voyait *Satan tomber du ciel comme l'éclair !* Ensuite – c'est le passage qui nous manque – Jésus se met à exulter sous l'action de l'Esprit Saint et proclame : *Je te loue, Père, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits... Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez !*<sup>iii</sup> Rien que cela !

Jésus utilise-là un vocabulaire particulier, propre à ce que l'on appelle l'apocalyptique, genre oratoire et littéraire très prisé en son temps. À son époque, il y avait beaucoup de

prédicateurs qui tenaient de tels propos en Palestine, ce qui créait pas mal de soucis aux autorités romaines qui avaient du mal à maintenir l'ordre sur ce territoire de l'empire toujours en proie à des rebellions si ce n'est à des révoltes qui se termineront dans le sang par une répression féroce et sans pitié. Jésus tient donc un discours d'apocalypse, c'est-à-dire de révélation et de saisissement des choses actuelles et ultimes, telle la chute de Satan, le Grand Satan aurait-on dit en une époque pas si lointaine de la nôtre. Mais encore dévoilement de son propre rôle messianique. Satan trébuche et les yeux des disciples sont capables de voir ce que d'autres, notamment des prophètes et des rois, les savants et les grands de ce monde, n'ont pas su voir et entendre, ne comprennent pas.

Et voilà qu'un légiste se lève pour prendre la parole et tendre un piège à Jésus : « Maître que dois-je faire pour recevoir en partage le vie éternelle ? »

À bien entendre la question, nous pouvons légitimement nous demander où est le piège en question ?

Dans les évangiles de Matthieu et de Marc où le même épisode est rapporté, la question et les interlocuteurs ne sont pas exactement les mêmes. Pour Matthieu, c'est un pharisien qui interpelle Jésus. Pour Marc, c'est un scribe. Quant à la question, elle est identique chez Matthieu et Marc, mais différente de celle de chez Luc : *Maître, dans la Loi, quel est le plus grand commandement ?*<sup>iii</sup>

Ici, il n'est pas question de la vie éternelle à recevoir en partage, même si la réponse demeure identique dans les trois évangiles. Pourquoi une telle différence ? Parce que pour un pharisien et un scribe, la vie éternelle n'est pas sujette à débat avec Jésus. Tous sont d'accord là-dessus, la vie éternelle fait partie du champ commun de leur foi. Par contre, pour un légiste – comprenez un spécialiste de la Loi, c'est-à-dire de la Torah au sens restrictif de ce terme, les cinq premiers livres du Premier Testament, ces cinq livres et rien qu'eux, pas les autres, uniquement ceux que nous appelons le Pentateuque et à l'exclusion de ceux que le Nouveau Testament désigne par « les Prophètes et les Écrits ou les autres Écrits » – pour un légiste donc, dont les textes fondamentaux de référence sont entièrement et exclusivement contenus dans la Torah que je viens de vous décrire, la vie éternelle comme la résurrection ne sont pas, tout simplement. Le judaïsme officiel et légal du temps de Jésus ne croit ni à la résurrection ni à la vie éternelle car, dans la Torah, il n'est nulle part question de l'une ou de l'autre. Ce ne sera que bien plus tard, avec la disparition de ce judaïsme du Temple de Jérusalem et l'avènement de celui des rabbins des synagogues, en grande partie proches du pharisaïsme, que la résurrection et la vie éternelle vont devenir constituantes du judaïsme. Encore que, ces derniers jours, j'ai lu des textes d'auteurs juifs, y compris des rabbins, réaffirmant que la résurrection n'est pas centrale dans le judaïsme voire n'est pas inscrite dans la judaïté parce qu'absente de la Torah, même au sens large de notre Premier Testament.

Tel est le piège : un spécialiste de la Loi pose à Jésus une question sans objet puisque, de son point de vue, la vie éternelle n'existe pas. Ce serait comme vous demander : que dois-je faire pour recevoir un martien en partage ? Question absurde, sauf pour certains à l'imagination fertile ou infantile. Dès lors, il serait facile au légiste de renvoyer Jésus à ses chères études – suivant l'expression populaire – et ainsi le décrédibiliser aux yeux de son auditoire. Jésus passerait alors pour un de ces nombreux illuminés de ce temps qui parcouraient les chemins de Palestine. Discours d'apocalyptique et prétendue messianité, mais sans réel fondement scripturaire. Au diable ces prédicateurs et leurs discours les plus extravagants les uns que les autres. Et Satan de se relever de sa prétendue chute. On va enfin

savoir le vrai visage de ce haut parleur pérégrinant qui emmène les foules dans des voies impossibles et absurdes !

Jésus a perçu le piège et ne s'y est pas laissé prendre. Tel un joueur de tennis à Wimbledon, il retourne le service travaillé de son adversaire de façon magistrale. À la question, il oppose aussi une question, et le légiste de se laisser prendre au jeu : *Que dit la Loi ?* Jésus joue avec l'effet initial donné et l'accentue. Il a en face de lui un légiste, alors il va sur son propre terrain. L'autre, tout rempli de la certitude de sa profonde et imparable connaissance de la Loi, répond par le sommaire de cette Loi, – compilation de deux passages de la Torah : au Deutéronome<sup>iv</sup> en ce qui concerne l'amour de Dieu, et au Lévitique<sup>v</sup> pour l'amour du prochain – sans se rendre compte que faisant ainsi il répond lui-même à sa propre question initiale. Jésus, monté au filet, le lui fait comprendre d'une superbe amortie : *Fais cela et tu auras la vie.* Fin de match ? Pas encore. C'est que le légiste ne s'avoue pas vaincu et tente un lob par une nouvelle question.

Jésus prend la balle au bond et la lui renvoie par la parabole devenue célèbre du *bon samaritain*. Un bon samaritain, nous savons tous ce qu'il est : une personne étrangère qui n'a aucune raison de venir en aide à une autre, au contraire qui aurait toutes les raisons de s'en tenir éloignée, et qui pourtant le fait ; alors que celles qui auraient dû se sentir concernées, qui avaient toutes les raisons d'agir ne l'ont pas fait, certainement pour d'autres raisons qu'elles seules ont jugées supérieures. Petite histoire<sup>vi</sup> pour rendre contemporaine cette parabole : *Un jour, en chemin, un homme tombe dans un trou profond, au point qu'il ne peut pas en sortir seul. Alors, il appelle. Un cartésien passe par-là, se penche et lui dit : Vous n'êtes pas rationnel, vous auriez dû voir ce trou suffisamment grand. Il passe son chemin. Un spiritualiste vient après, le voit et lui déclare à son tour : Vous avez dû commettre quelque péché ! Et il s'en va. Un scientifique calcule la profondeur du trou, un journaliste interroge l'homme sur ses douleurs et son ressenti, un médecin lui donne deux comprimés de paracétamol, quant au psychologue qui vient après, il s'assied et pleure avec l'homme. Arrive alors un optimiste accompagné d'un pessimiste. L'optimiste lui fait remarquer qu'il aurait pu se casser les deux jambes, et le pessimiste d'ajouter que de toutes façons ça risque de s'aggraver...*

Et ainsi de suite. Tous ont été les prochains de l'homme tombé au fond du trou. Prochains dans le sens de l'énumération, mais pas quant à la compassion, quant au cœur et à l'agir qui vient du cœur. On pourrait ajouter à cette liste des hommes et des femmes politiques qui diraient, suivant leur bord : oui, mais... cela risque de créer un appel d'air ; oui, mais... le sortir ne résout pas la question ; oui, mais... il faut voir avec les assurances ; oui, mais... qui est responsable de la gestion de ce trou ; oui, mais... parce qu'il y a pléthore de *mais* possibles qui finissent par paralyser toute une société qui n'est plus solidaire, juste centrer sur des intérêts particuliers ; oui, mais.. je n'ai pas le temps, pas la place, pas les moyens, pas ceci pas cela... je veux bien applaudir à ma fenêtre, mais ne veux plus être obligé.e de porter un masque, de vivre avec des restrictions ; oui, mais... je veux ma liberté à moi... Mais c'est quoi la liberté ?

*Le dernier à passer est un enfant. Il entend les appels désespérés de cet homme au fond du fond du trou de l'humanité, cet homme qui n'espère plus rien de ses semblables puisque tous l'ont délaissé au nom de leurs raisons qui n'ont rien de communes, chacune particulière et qui mises toutes ensemble font une déraison de l'humain. L'enfant, sans rien dire, s'en va... chercher une échelle puis revient et la lui tend.*

Cette relecture de la parabole du bon samaritain avec des personnages d'aujourd'hui nous permet de prendre conscience de ce que nous aurions fait dans une telle situation. Et plus prosaïquement de nous demander ce que nous avons fait, ce que nous faisons ou ce que nous ferions ? Le légiste a demandé : qui est mon prochain ? En réponse, Jésus l'invite à être ce prochain. La parabole et son actualisation nous questionnent à notre tour : de qui ai-je été, suis-je ou serai-je le prochain ? Renversement pour un appel, pour le passage de la question du légiste à la réponse de Jésus, de la conversation à la conversion. Car, à bien y réfléchir, la vraie question est celle-ci : quand ai-je été, suis-je le prêtre, le lévite ou un des autres personnages passés de côté, laissant l'autre « hors champ », pour reprendre le titre du roman de Sylvie Germain qui traite, à sa façon, de cette thématique. Mais aussi quand ai-je ou suis-je le bon samaritain ? Et qu'est-ce qui en moi m'incite à être l'un plutôt que l'autre, tantôt l'un tantôt l'autre ? Je suis certain que chacun, chacune à en lui, en elle la capacité à être le prochain, la prochaine de l'autre, y compris d'ailleurs de soi-même. Sinon, ce serait à désespérer de l'humain. Jésus a foi en l'humain – Va et toi aussi fais de même –, pourquoi serais-je plus pessimiste que lui ?

Après avoir apaisé la tempête, il avait dit à ses disciples terrorisés<sup>vii</sup> : Où est votre foi ? La question reste valable, mais elle est complétée de l'espérance : Va et toi aussi fais de même.

## Envoi & bénédiction

Du poète Jean Alexandre<sup>viii</sup> :

« Il insiste

*il a dit viens, fais-le mon règne  
un nouveau monde où habiter*

*un monde où coulera  
justice et droit comme un torrent*

*où les enfants, tous les enfants  
riront, mangeront et boiront*

*où leurs parents  
leur feront un avenir*

*une terre où tous travailleront  
sachant pour qui, pour quoi*

*où l'on se parlera et s'entendra  
s'aidera, se soutiendra*

*où l'on rira et chantera, et dansera  
et fêtera le travail et l'amour*

*et il nous dit allez, venez  
si vous m'aimez inventez tout cela*

*car le dieu s'est retourné vers nous  
et il appelle »*

Bruneau Jousellin

---

<sup>i</sup> Luc 10, 18

<sup>ii</sup> Luc 10, 21

<sup>iii</sup> Matthieu 22, 34 / Marc 12, 28

<sup>iv</sup> Dt 6, 5

<sup>v</sup> Lv 19, 18

<sup>vi</sup> D'après une histoire tirée du commentaire d'Antoine Nouïs, in *La Bible – commentaire intégral, verset par verset* ; éd Olivétan / Salvator

<sup>vii</sup> Luc 8, 25

<sup>viii</sup> *Le peut-être et l'après*, Jean Alexandre, éd. Lambert-Lucas 2019